

LE JOUR, 1949
27 MARS 1949

PROPOS DOMINICAUX - LAISSER FAIRE ET LAISSER PASSER

Nous avons décidément un Gouvernement de “physiocrates”. C’est, chacun s’en souvient, l’école fameuse du **“laissez-faire et laissez-passer”**. Quesnay, l’économiste, qui défendit une doctrine de ce nom au temps du Bien-Aimé ne se doutait pas de ce qu’en France et chez les autres la politique en ferait.

La politique libanaise courante paraît fondée sur le principe équivalent **“que tout se tasse et que tout s’arrange”**. Que l’oubli est le propre de l’homme, et que les fantaisies les plus étranges et les plus coupables ne laissent pas de souvenir au bout d’un temps.

L’oubli recouvre tout il est vrai, même les décombres ; mais à coup sûr, nous ne pourrions pas rouler indéfiniment comme nous roulons avec le régime de Séraïl qui nous est fait. L’Etat reste géré à peu près comme une épicerie de troisième ordre. On y voit cette même accumulation de vieux résidus et ce désordre dans les fournitures courantes. Il y a sans doute des épiceries qui s’enrichissent comme cela. Mais vient le moment où la clientèle se décourage et celui des temps difficiles où les denrées nécessaires sont prises d’assaut.

Nous avons trop le respect de l’Etat pour accepter que l’Etat soit ainsi traité et maltraité. Et nous tenons trop à la discipline et à l’ordre pour consentir à demeurer perpétuellement dans l’empirisme et dans l’anarchie.

Voilà des semaines que nous le rappelons : Israël à côté de nous va fonctionner comme une montre de précision pendant que nous persistons à nous livrer ici à des habitudes de parties de plaisir et de ceux de hasard. Certes, les difficultés de ce pays libanais nous les connaissons bien. Personne même ne les connaît mieux que nous ; mais ces difficultés ne justifient pas le maintien et l’épanouissement de procédés qui de jour en jour les aggravent :

**“Il faut guérir le mal avant qu’il s’enracine
Autrement il rend vain l’art de la médecine”.**

(C’est une paraphrase d’Ovide qu’on trouve dans l’Imitation). S’il faut faire la vie facile aux hommes politiques de la majorité pour que les hommes politiques de la majorité fassent à leur tour la vie facile au Gouvernement, il doit y avoir une limite à ces politesses, à ces capitulations, à ces plaisanteries réciproques. Le Gouvernement a toujours l’air de dire à ses amis de la Chambre : Montrez-vous aimables et je vous comblerai. Et tout se passe en effet comme s’il les comblait. Pendant ce temps la Chambre oublie un peu plus son devoir, et son rôle et le Gouvernement se met à ignorer plus profondément les siens.

On peut dire que toute la machine gouvernementale est faussée parce que le Gouvernement n’est plus en mesure de dire à la Chambre : “c’est à prendre ou à laisser!”

A cela nous ont conduits des actes de docilité multipliés. Il est évidemment plus facile de laisser faire et de laisser passer que de réagir.

Disons aussi qu'on en arrive à bloquer et à paralyser les Services les plus essentiels par des combinaisons inappropriées et en multipliant les charges sur les épaules d'un même homme. Mettons pour ce dimanche les points sur les i. Prenons le Ministère de l'Intérieur comme exemple. C'est un des services les plus considérables de l'Etat, un de ceux dont dépendent le plus l'ordre et le désordre. Qu'y voyons-nous ? Un ministre que nous aimons et que nous respectons beaucoup mais qu'on dirait assis malgré lui dans le fauteuil où on l'a mis, et qui serait autrement plus à son aise dans un autre département de l'Etat ; un directeur à ses côtés qui est notre ami de trente ans et le meilleur homme du monde, mais qui remplit dix fonctions à la fois, à qui on demande d'être partout, qui est écartelé, et si manifestement qu'il ne peut plus raisonnablement être présent nulle part. Il peut être commode évidemment de tenir de cette façon ce qu'on appelle encore les leviers de commande ; mais il y a un terme à tout. Comment veut-on qu'avec ce cumul de fonctions, cette accumulation de charges on puisse répondre à tout et répondre de tout ? C'est ce qui fait penser et croire que certaines fonctions de l'Etat ne sont pas toujours remplies effectivement par ceux qui en ont la charge.

Finalement on ne trouve plus dans la République que des paravents de toutes les tailles et de tous les dessins. C'est cette République des paravents dont nous ne voulons pas, dont nous ne voulons plus. Cette République maladivement centralisatrice et qui ruine les initiatives et les courages. Il nous faut des hommes et des consciences et non point des serviteurs aveugles, des fantômes et des ombres.

Nous nous apercevons au bout de notre harangue qu'elle manque un peu de poésie pour un discours dominical. Mais, après tout, c'est la littérature qui nous tue. Israël est à nos portes ! Il faut prendre la vie et la politique au sérieux, philosopher, réfléchir et, par la leçon et par l'exemple, former en toute hâte des citoyens et des chefs.